

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Le docteur, très calme, ayant sur les lèvres son bon sourire, observait à la dérobée les jeunes époux, sans avoir l'air de s'apercevoir de leur embarras réciproque.

—C'est singulier, pensait-il, il me semble que tout est changé ici, il s'y est certainement passé quelque chose en mon absence que l'on voudrait me cacher. Mais quoi ? Oh ! il faudra bien qu'on me le dise.

Tout de suite après le repas, il se retira dans sa chambre, se coucha, et, après avoir répété plusieurs fois : " Que s'est-il donc passé ici ? " comme il était fatigué du voyage, il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, sa femme et sa fille lui demandèrent s'il avait passé une bonne nuit.

—Très bonne, répondit-il, et je me suis parfaitement reposé.

Il vit que Valentine avait pleuré, mais il ne dit rien.

Le petit Lucien vint à son tour se pendre au cou de son grand-papa pour recevoir ses baisers.

M. Delteil était déjà sorti pour faire ses visites.

Le docteur Villarceau donna l'ordre de tenir sa voiture prête pour neuf heures, puis il écrivit plusieurs lettres, entre autres celle à son agent de change au sujet des vingt mille francs de Marguerite.

Cela fait, il monta dans son coupé et se fit conduire à sa clinique, rue Tronchet. C'était là qu'il avait son cabinet de consultations où il recevait le mardi, le jeudi et le samedi, de neuf heures et demie à onze heures et demie, les personnes riches ou pauvres qui venaient de tous les quartiers de la ville pour le consulter.

En plus du docteur Delteil, qui remplaçait le docteur Villarceau, quand il était obligé de s'absenter, deux autres jeunes médecins étaient attachés à la clinique.

Quelques jours s'écoulèrent.

Toujours maître de lui, le docteur Villarceau ne manifestait aucun étonnement des changements qu'il avait remarqués chez sa fille et son gendre ; mais s'il ne disait rien, ne demandait pas encore que ce mystère lui fût expliqué, il observait et cherchait à pénétrer au fond de la pensée de sa fille et de celle du jeune docteur.

Cependant, si profond observateur qu'il fût, malgré son habileté à sonder les âmes, à scruter les replis du cœur, il ne découvrait rien, ne devinait rien. Et pourtant il y avait quelque chose.

Il voyait sa femme préoccupée, inquiète, et il la surprenait, attristée, attachant un long regard sur le beau visage pâli de Valentine.

Celle-ci n'était plus la jeune femme naguère encore si heureuse et qui, lorsqu'il était parti pour Chandal, avait embrassé le docteur en lui disant : " Cher père, revenez-nous bien vite."

Le sourire semblait s'être pour toujours envolé de ses lèvres. La douce clarté de son regard s'était éteinte et ses jolis yeux, fatigués et rougis par les larmes, s'étaient chargés d'une langueur malade. Assurément, elle souffrait ; d'ailleurs tout en elle trahissait une douleur secrète, et ses traits portaient l'empreinte de cette douleur qu'elle n'avait pas la force de cacher entièrement.

Quant à M. Delteil, il avait un air mécontent qu'il cherchait à peine à dissimuler ; il était soucieux et inquiet comme Villarceau, il devenait sombre et taciturne.

Entre les deux époux, la froideur avait remplacé la charmante intimité d'autrefois.

Au milieu de cette tristesse, le petit Lucien perdait sa gaieté, et ses yeux se mouillaient de larmes à la vue de ces fronts moroses.

Tenant sa tête dans ses mains, le bon docteur Villarceau répétait :

—Mais que s'est-il donc passé ici en mon absence ?

Il avait reçu une lettre de Marguerite lui apprenant que son mari, le misérable Forestier, s'était introduit chez elle en son absence et que, furieux sans doute de ne pas trouver les vingt mille francs qu'on lui avait remis et les papiers concernant la petite Thérèse, il lui avait pris sa fille.

Certes, cette lettre, à laquelle le docteur répondit immédiatement en y joignant un billet de cinq cents francs, n'était pas de nature à apporter une diversion heureuse à ses contrariétés et à ses ennuis.

Et en s'apitoyant sur le malheureux sort de la pauvre Marguerite, il se disait :

—Quand je lui parlais de mes satisfactions, de mes joies familiales, j'étais loin de me douter qu'à mon retour à Paris je trouverais le bonheur des miens détruit : Oh ! le bonheur, quand on le possède, est-il donc si difficile à conserver ?

Il semblait au docteur qu'il ne respirait plus à l'aise dans sa maison et qu'il était sous l'influence de cette atmosphère de tristesse qui l'enveloppait. Mais cela ne pouvait pas durer longtemps.

Il fallait ramener le calme, la paix dans la maison et y rétablir l'harmonie.

Ne pouvant rien découvrir et voulant savoir, il prit enfin la résolution d'interroger. Car il pensait que plus il attendrait, plus les racines du mal inconnu seraient profondes.

Ce fut à sa femme d'abord qu'il s'adressa :

—Julie, lui dit-il, tu dois bien penser que rien de ce qui se passe actuellement dans notre maison ne m'a échappé.

Et, sans autre préambule :

—Qu'a donc Valentine ? demanda-t-il.

Mme Villarceau laissa échapper un long soupir et répondit :

—Je ne sais pas.

—Ne l'as-tu donc pas questionnée ?

—Si, mon ami, plusieurs fois.

—Qu'a-t-elle dit ?

—Rien.

—Comment, rien ?

—Hélas !

—Elle, autrefois si expansive, qui n'avait rien de caché pour sa mère, c'est étrange !

—Je me demande quel invisible démon a pu entrer dans notre maison. Je l'ai embrassée, la tenant dans mes bras, comme autrefois quand elle avait un petit chagrin, et l'ai suppliée de parler, de se confier à ma tendresse.

—Et rien ?

—Elle s'obstine à garder le silence ; à mes paroles de tendresse elle répond par des larmes.

—Valentine aurait-elle à se plaindre sérieusement de son mari ?

—Mon ami, Philippe est toujours bon, affectueux, prévenant, plein de sollicitude pour elle.

—N'as-tu pas cherché à savoir quelque chose par lui ?

—Je lui ai demandé ce que tu me demandais tout à l'heure : " Qu'a donc Valentine ? " Et il m'a répondu ce que je viens de te répondre : " Je ne le sais pas."

Naturellement, voyant Valentine ainsi changée subitement et ne pouvant s'expliquer la cause de la froideur qu'elle lui témoignait, il l'a doucement interrogée. Mais, comme avec moi, elle a gardé le silence ; elle ne veut pas parler. On dirait qu'elle a juré de se taire. Devant moi elle a pleuré, en présence de son mari ses yeux sont restés secs, et Philippe n'a pu obtenir d'elle que ces mots prononcés avec raideur : " Laissez-moi tranquille."

—Ceci indiquerait qu'elle s' imagine avoir quelque chose de grave à lui reprocher.

—C'est ce que M. Delteil a pensé, et, quoique sachant bien qu'il ne méritait point que sa femme le traitât ainsi, il est allé jusqu'à lui demander pardon des torts qu'il pouvait avoir envers elle.

Inutile humiliation.

Enfin, quand, plusieurs fois, il voulut embrasser Valentine, elle l'a repoussé.

—Que dit-il de cela ?

—Mais il ne sait que penser, le pauvre garçon ; aussi tu as pu voir qu'il éprouve une grande peine, tout en ayant l'air de prendre assez philosophiquement la chose.

—C'est une bourrasque qui passe, dit-il, le temps se remettra au beau. En attendant, c'est à peine si, maintenant, il ose adresser la parole à Valentine.

Pendant un instant, M. Villarceau resta silencieux, songeur.

—Il est certain, reprit-il, qu'il y a au cœur de Valentine un mal secret qui la dévore. Quand je suis parti pour le midi, je n'ai remarqué en elle aucun changement ; c'est donc après mon départ...

—Oui, trois jours après, le dimanche.

—Ah !

—Le changement s'est fait brusquement, je pourrais dire d'une minute à l'autre. C'est alors que, très surpris et même effrayé, M. Delteil d'abord et moi ensuite, avons interrogé Valentine une première fois.

Depuis, elle passe de longues heures seule dans sa chambre et ne permet pas à son mari d'y pénétrer ; la nuit, elle s'y enferme.

—Joli ménage ! murmura le docteur fronçant les sourcils.

Après un silence il reprit :

—Valentine est malade, malade de cœur et d'esprit : il est temps de trouver le remède à son mal.

—Si elle parlait, si elle disait ce qu'elle a contre son mari...

—Sois tranquille, Julie, elle parlera. Mais toi que penses-tu de cela ? Ne soupçonnes-tu pas un peu la cause du mal ?

—Mon ami, je suppose que, et bien certainement sans raison, Valentine est jalouse.

—Terrible maladie de l'âme, la jalousie, et, souvent, difficile à guérir.

—Dis-moi, Valentine n'a-t-elle pas reçu à ton insu, en cachette de son mari une ou plusieurs lettres ?

—Aucune lettre n'a été remise secrètement à Valentine par un de nos domestiques. Il est venu quatre ou cinq lettres à son adresse ; elle les a ouvertes devant moi, les a lues et me les a fait lire.

M. Villarceau laissa tomber sa tête dans ses mains et parut réfléchir profondément.

Se redressant brusquement.